



extrait : pp.17,18

"La mère : Tu n'as pas honte ? Aimer une autre ?

Le fils : Elle m'a sauvé la vie !

La mère : Ce n'est pas impossible à une vivante .

Le fils : Tu étais bien heureuse de trouver une si brave femme.

La mère : Je lui demandais de te garder, pas de te prendre.

Le fils : Tu aurais voulu qu'elle ne m'aime pas ?

La mère : Elle a pris avantage de mon éloignement.

Le fils : Mais tu n'étais pas là !

La mère : Reproche-le-moi.

Le fils : Elle ne savait pas où tu étais.

La mère : Elle s'en doutait.

Le fils : Elle ne se réjouissait pas de ton absence mais de ma présence.

La mère : Elle aurait été bien contrariée de ma présence.

Le fils : C'est toi qui m'as mis là-bas.

La mère : Elle a volé un enfant à une morte.

Le fils : Comment ne peux-tu pas te réjouir que malgré ta perte, je n'aie pas tout perdu ?

La mère : C'est une mère qui doit aimer son enfant . Non une étrangère !

Le fils : Mais je n'avais plus de mère .

La mère : Comment le saviez-vous ?

Le fils : Je sais que je ne sais rien de toi.

La mère : Je peux te raconter ta naissance , moi.

Le fils : Mais c'est tout.

La mère : Oui, c'est tout. Le reste n'est rien.

Nous sommes restés sans voix. Mais qu'aurions-nous dit ? Pendant tout le spectacle nos voix parlaient sur scène. Nos voix de pères, de mères, nos voix d'enfants. Dans toutes leurs haines, leur amour, leurs déchirures.

Le sujet nous avait semblé intéressant puisqu'il était question d'une jeune mère disparue dans les camps de la Shoah et de son fils la recherchant toujours au fond de lui malgré la vieillesse et les bonheurs rencontrés. Deux mères disparues s'affrontent à l'intérieur d'un homme, lui aussi près de sa fin: la mère de naissance et la mère adoptive. La morte et la survivante, morte

depuis à un âge avancé, qui n'en finit pas d'être rejetée parce qu'elle a vécu, elle, parce qu'elle a eu la vie. La vie de l'enfant d'une autre. Elle porte la culpabilité du survivant ! Et ces deux revenantes, jamais tout à fait disparues à l'intérieur du petit enfant rattrapé par l'âge, le secouent toujours de ce conflit de loyautés qui ne lui laisse aucune paix.

Accepter l'amour de l'une, c'est comme anéantir l'autre lui-même. Et pourtant, comment refuser cet autre amour maternel qui l'attire et le fait vivre ? Il a vécu tiraillé entre ces deux impossibles. Comme si accepter l'une c'était rejeter l'autre, nier la souffrance de sa disparition. Et la mère adoptive, jamais gagnante prend tous les coups. Rejetée aussitôt qu'aimée, elle ne peut pas avoir raison puisqu'elle vit et qu'elle construit son bonheur maternel de la perte d'une autre.

Question sans fin, sans réponse, sans apaisement. Où chacune, mère seconde, cherche par petites touches à autoriser son enfant au bonheur sans lui nier sa souffrance originelle et lui permettre sa complétude.

Mère de guerre est une tragédie universelle. Elle agace tous les grands mythes de l'humanité et nous rejoint dans notre quotidien.

Mère de guerre, tous les parents adoptifs devraient le voir et tous les parents devraient le voir parce que la dualité existe en tout être, pas seulement dans l'adoption.

Le droit de vivre et d'aller vers son avenir en acceptant la mort d'un autre aimé, d'une origine ; le droit de lacher son passé en allant vers son futur et aussi vers sa fin, quel défi ! Comment y consentir ? Aucun humain n'échappe au choc de la question. Nos enfants adoptés, simplement, l'affrontent souvent dès le début de leur vie.

Gé - nial !!!

Le spectacle était servi par un quatuor à cordes jouant Chostakovitch

(8è quatuor à la mémoire des victimes de la guerre et du fascisme) autour duquel vibraient avec justesse quatre merveilleux comédiens. La jeune mère, Dolorès Delahaut ; la marâtre, Hassiba Halabi ; le fils, Grégoire Baldari et le parâtre, Pierre Hardy. Ils semblaient tous « nous vivre » de l'intérieur. Mais nous restons sur notre faim. Le temps de voir le spectacle, il n'est déjà plus joué. Merci à la Vénérie à Boitsfort qui l'a créé du 28 septembre au 7 octobre dernier. Mais c'est déjà fini, on n'a pas eu le temps d'en parler. Il y a tous ceux qui ne l'ont pas vu !

Le texte est édité chez Lanzmann (8 €). Je l'ai relu en rentrant du spectacle, comme pour être sûre.

Oui, ce sont bien mes mots inexprimés, les nôtres, les vôtres, ceux de nos enfants, que l'auteur, Adolphe Nysenholc a transcrits si justement.

Comment les connaissait-il ?

On ne peut qu'espérer qu'un vent favorable portant les subsides nécessaires permette que **Mère de guerre** devienne un classique joué sur les grandes scènes et que vous puissiez, tous, bientôt le voir..

Bernadette Nicolas